

FRANÇOIS VECCHI-MULLER

LA PAIX
COMMENCE LÀ
OÙ CESSE
L'ATTENTE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

MARIE AUPETIT, ALBERTINE BELLOCQ, STÉPHANE
BIENDINE, KARINE BILLE, ZADIYE BLANC, STÉPHANIE
BONNAFOUS, JEAN-PIERRE BORDES, CHRISTOPHE
BOUILLIE, LAETITIA BOUILLIE, RICHARD CAMPANELLI,
CYRIL CHERENCE, CÉLINE CLERC, ICHIM DARIA, ADRIAN
DELACOMPTEE, MARTINE DELACOMPTEE, SEBASTIAN
DELACOMPTEE, PHILIPPE DESMARET, SALAMATA DIA,
BASIN ÉRICK, CAROLE FAUCHON, MARINE FOURNET,
OLIVIER GRAS, AMINA HAMRI, ADEL HANDAH, PAUL
HIOCO, MICHAEL JACOB, DJIBERSOU JEAN CLAUDE, LIV
KARSENTI, CHARLOTTE LAINE, FRANÇOISE LAZZARINI,
MARIANNE LEROY, CÉLINE LOUBATIER, EPTISSEM M'BAREK,
GABRIELA MANGIR, EMILIE MARIANI, PAULINE MEOLA,
PRUDENCE MOMHA, SARAH MOORE, MARIE NGATANSOU
EPOUSE DOUMARA, ANNA PERFILIEVA, RACHEL ROTH,
DJOBKANG MINDA VICTORIA ROUTOUANG, ALINA DIANA
RUSU, JULIETTE S. DE LA TOUR D'Auvergne, FRÉDÉRIC
SCIORTINO, CHRYSTEL STRUB, FIORENZA TINELLI,
CATHLEEN TRUBERT, MERI TULIC, MANUEL VARELA

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 979-1-04251-315-3

Dépôt légal : juin 2025

*À toutes les femmes, présentes ou absentes,
à mes amis, frères de cœur, qui ont donné du sens à
cette aventure.
Je vous aime.*

Chapitre 1

— BEEEEUUUURRRGHLLRrrrr !

De la boue. Ce goût dans sa bouche, c'était de la boue. Amer. Terreux. Franchement dégueulasse. Il expurgea en recrachant un morceau de terre humide de la taille du poing. Vomir lui déchirait le corps. Les contractions fracassaient son ventre, son dos. Il avait l'anus en feu. Ce qui lui servait de sexe lui brûlait comme s'il avait pissé de la chaux vive. Trop glamour. Sa tête bourdonnait. Ses yeux. Ouvrir Ses yeux. Il avait beau faire, il n'y voyait rien. Le noir absolu. Ses bras. Trouver ses bras. Bouger ses bras. Il avait encore ses mains. C'était déjà ça. Il ne le savait pas encore, mais il était vivant. Dans le cas contraire, la mort sentait la pisse, l'eau croupie et n'avait pas l'électricité. L'éternité risquait d'être longue. Et chiante. Ses pensées se firent de nouveau plus claires. Rester éveillé. Il devait rester éveillé. Il était prisonnier de cette gangue. S'il s'endormait, ce serait pour toujours. Dans l'un de ces moments particuliers où le corps réagit à la place du cerveau, l'énergie du désespoir lui fit pousser au-dessus de sa tête, avec une force surhumaine. Une poutre en bois craqua. Une autre poutre en fit de même, et glissa légèrement vers la gauche. Statistiquement, il n'avait aucune chance de mouvoir une telle masse de débris. Statistiquement également, il n'y avait aucune chance qu'un homme puisse survivre trois semaines sous les décombres. L'inconnu aimait faire mentir les statistiques. Ne pouvant sortir par la base de l'effondrement, il entreprit une lente et périlleuse ascension. Au bout d'une heure – autrement dit une vie, dans de telles circonstances – un bras décharné, couvert de sang et de boue, sentit l'air sur sa peau. Il tenta de crier. En vain. Sa voix refusait de sortir de sa gorge. L'effort l'avait épuisé. Une vague de sang rouge déferla sous ses paupières. Il n'eut pas la force de l'affronter. Cette fois, c'était la bonne. « Si près du but », pensa-t-il avant de sombrer.

— Sana ! Ada sesuatu yang bergerak !

Une voix. Une voix claire, un peu nasillarde, à peine sortie de l'enfance. Celle de Ketut, un gamin de douze ans. Le

pré-adolescent ne s'attendait pas à voir une main bouger dans les décombres de ce qui était il y a encore un mois un hôtel. Plus exactement, un hôtel bas de gamme sur une île d'Indonésie, fréquenté par les prostituées locales et quelques touristes en pleine défonce. Lui, il était juste là pour trouver de quoi manger. Pas pour jouer les héros. Il hésita un instant, puis grimpa sur le monticule de bois et de béton et saisit la main. Par chance, il y avait bien un être humain vivant au bout de ce bras. La carnation de la peau de l'homme piégé dans ce sarcophage n'était pas celle d'un autochtone. Ketut était à la fois soulagé que l'inconnu ne soit pas un habitant de l'île, et inquiet à l'idée de ne pas savoir comment parler à un étranger dont il ignorait la langue.

— Siapa kamu ? Dapatkah Anda mendengar saya ?

Rien ne lui indiquait qui était l'homme quasi inconscient, qui ne semblait plus l'entendre. Pas question de laisser un touriste de plus mourir. Le tremblement de terre et le tsunami qui l'avait suivi avaient laissé assez de cadavres derrière eux.

— Saya akan mencari bantuan. Tetap hidup !

Le garçon descendit sur les fesses le tas de gravats, exhortant l'agonisant à rester en vie. Il savait où trouver des secours. Courant comme un dératé, Ketut sentait les odeurs de boue et de rafflesia, cette fleur au parfum de chair en décomposition, lui brûler les poumons. Au fond de lui-même, le dernier-né de sa famille se jura de ne plus jamais respirer cette fragrance de mort. Même si pour cela, il devait quitter l'île et son clan. Enfant, il avait déjà connu un séisme, de moindre importance. Celui qui avait touché et détruit 65 % de l'île il y a moins d'un mois l'avait terrifié. Il avait vu des immeubles s'effondrer, des centaines de scooters emportés par la vague comme les poissons d'une pêche miraculeuse. Et surtout, il avait vu des êtres humains se briser comme des pantins désarticulés avant de disparaître dans les flots. Parmi ces pantins, sa sœur, Komang, de treize mois son aînée, et sa mère, Dharmi, dont le corps n'avait pas été retrouvé. Comme tout enfant, il ne pouvait accepter complètement que la femme qui lui avait donné la vie ne revienne pas. Après vingt minutes de course effrénée, il arriva au village. La communauté s'était établie de longue date sur la partie haute de l'île. Certes, ce n'était pas l'Everest, mais la toponymie du terrain leur avait permis de ne pas être touchés par le tsunami. Le jour de la catastrophe, seuls les villageois qui n'étaient pas descendus en ville

pour commercer avaient été épargnés. Wayan, le père de Ketut, et deux de ses oncles qui n'étaient pas pêcheurs, s'en étaient sortis à bon compte. Pour les retrouver, le gamin devait traverser tout le village. La configuration de ce dernier était très classique : une grande allée piétonne pavée de dalles grises, bordée de part et d'autre de maison de pierre et de bambou, avec une entrée surélevée accessible par un petit escalier aux marches hautes mais peu profondes. Les toits de ces demeures étaient rigoureusement identiques, avec leur couverture en lamelles de bois étroites et pointues. De prime abord, les touristes croyaient y voir des couteaux, et parfois même les écailles rugueuses d'improbables dragons. Tremblant et en sueurs, Ketut raconta en quelques phrases courtes et décousues ce qu'il avait vu plus bas près du littoral. Quelques minutes plus tard, le Kul Kul du village se fit entendre, faisant sortir des maisons la douzaine d'hommes et de femmes encore présents. Sorte de gong tubulaire vertical, fabriqué avec un tronc d'arbre évidé, l'instrument n'était pas sans évoquer la cloche de l'église que l'on retrouve dans les pays européens. Quand le Kul Kul était frappé à un rythme lent, cela annonçait un grand bonheur, un mariage par exemple. Plus le rythme s'accélérait, plus le danger était imminent. En cette fin d'après-midi, les coups n'étaient pas lents.

Moins d'une heure après son départ, Ketut était de nouveau sur site. L'avant-bras était toujours là, mais il ne bougeait plus. Sans paroles superflues, les sauveteurs improvisés commencèrent à déblayer les décombres en faisant une chaîne humaine. Wayan avait remplacé son fils auprès de l'inconnu dont il serrait la main tout en lui parlant. Son poulx battait encore, faiblement. Outre sa femme et sa fille, le paysan hors d'âge avait connu suffisamment de deuils dans sa vie pour savoir quand une âme allait s'envoler pour des cieux plus cléments. Celle de l'inconnu était déjà en partance. Bien qu'il en fût convaincu, il n'en laissa rien paraître, à son fils comme aux autres membres du groupe. Il haussa la voix pour faire accélérer l'extraction de ce voyageur sans bagages. Le soleil commençait à descendre sur l'horizon quand l'Occidental fut enfin désincarcéré. L'attroupement eut tôt fait de se former autour de lui. Contre toute attente, l'homme blanc était encore vivant. Il devait avoir dans les quarante, quarante-cinq ans. Amaigri par trois semaines sans nourriture, l'inconnu semblait relativement sportif et en bonne santé

avant le drame. La trop longue immobilisation et l'eau de pluie chargée de poussières avaient probablement détruit ses reins et d'autres organes internes. Allongé dans un brancard de fortune, l'homme semblait dormir. Les femmes du village trouvèrent beau ce visage aux traits fins, à moitié caché par une barbe et une tignasse châtain clair, d'où émergeaient çà et là quelques cheveux blancs. L'urgence était de l'amener en sécurité et de le soigner. S'il passait la nuit, ce serait déjà un miracle.

Chapitre 2

Cela faisait bientôt trois heures que l'étranger avait été amené au village. Le soleil couchant offrait aux pavés luisants des reflets irisés mauve et vanille. En d'autres circonstances, ce lieu aurait été le plus bel endroit du monde pour y passer le restant de ses jours. Encore faut-il être vivant le lendemain pour apprécier le spectacle. Wayan avait accepté d'héberger l'inconnu sous son toit. Cela ne lui plaisait pas particulièrement, mais il ne pouvait refuser cela à son fils. Putu, le guérisseur local, avait péri lors du tremblement de terre. Sa fille, Kadek Balik, avait repris le flambeau paternel. Sa frêle silhouette enveloppée dans une tunique trop grande pour elle, elle préparait dans un mutisme total une pharmacopée avec des extraits de fleurs et de plantes dont elle seule connaissait les vertus médicinales. Dans la demi-douzaine d'écuelles disposées devant elle, des mélanges à la texture, aux couleurs, et au parfum que les mots ne sauraient décrire attendaient leur usage. Un observateur non indonésien, peu habitué au visage et à la physionomie des habitants, aurait été incapable de dire si la médecin avait 20, 40 ou 60 ans. La vérité était toute autre. Et plus surprenante encore. L'heure n'était pas à donner un âge à qui que ce soit. Les doigts fins et agiles passaient d'un ramequin à un autre, déchirant une feuille en confettis, ajoutant dans un autre bol une huile aux relents de magnolia. Allongé aux pieds de Kadek Balik, le rescapé toussait, agité de spasmes. La fièvre qui enflammait son corps ne présageait rien de bon.

Un klaxon de deux-roues se fit entendre depuis l'extérieur. Ketut bondit, comme s'il savait qui arrivait. Un scooter remontait la longue avenue centrale qui remontait jusqu'au temple. Deux hommes jeunes, d'environ vingt-cinq ans, chevauchaient l'engin. La peau claire et la blondeur du pilote détonnaient avec les cheveux noirs et la physionomie générale du passager, qui exprimaient ses origines indiennes. Ketut se précipita devant eux, au risque de se faire écraser. Dans un anglais approximatif, il leur fit comprendre qu'il y avait un homme à l'intérieur de la demeure. Les deux compères, le premier hollandais, le second

enfant de la bourgeoisie de New Delhi, étaient l'un pour l'autre plus que des amis. Conscient de certaines difficultés culturelles à faire accepter l'homosexualité dans la famille de son compagnon, Jeroen Vanhoute avait invité Sri Ravi Chetteje pour vivre pleinement leur idylle pendant quelques semaines. Le tremblement de terre avait transformé le voyage de rêve en cauchemar. Le couple avait cependant tenu à rester après le séisme, ne pouvant se résoudre à avouer la vérité aux parents de Sri. Jeroen terminait ses études de médecine en faisant son internat à l'hôpital d'Utrecht. Fils unique d'un cardiologue réputé, il visait une carrière dans l'humanitaire. Le destin lui offrit ce jour-là la possibilité de mettre à l'épreuve son serment d'Hippocrate. Les deux jeunes gens, guidés par Wayan, saluèrent d'un signe de tête la femme qui venait d'enduire d'un onguent odorant le visage d'un homme d'une quarantaine d'années. Il était agité de tremblements, en sueur comme s'il était en fièvre, mais son corps était d'une température basse. Il gémissait, ce qui en soi était presque un bon signe.

— Ik begrijp het niet. Hij zou dood moeten zijn..., pensa le Hollandais à voix haute.

— Leef... Ik heb pijn.

Jeroen et son copain se regardèrent, interloqués. Le moribond venait de s'exprimer en néerlandais, sans aucune confusion possible. En lui disant qu'il voulait vivre et qu'il avait mal. Un compatriote à sauver, quelle aubaine !

— Avishvasaneey ! s'écria Sri Ravi, survolté.

— Mere madad karo..., répliqua l'homme, dans son délire

Sri poussa un cri et se leva d'un bond. Le type étendu à ses pieds venait de lui parler en Hindi – et avec l'accent de sa province, en plus ! Kadek Balik, qui sentait que quelque chose lui échappait, conservait néanmoins son sang-froid. Elle fit boire à l'Occidental une potion verdâtre aux relents de barbe à papa. Sauf que personne n'était à la fête foraine. Même si les émotions des protagonistes faisaient des montagnes russes. La pluie, en décalage avec la saison ordinaire des moussons, se remit à tomber. L'eau venue du ciel frappait de manière hypnotique sur toutes les surfaces du village. Sur les pierres, les planches en bois, les bambous, la tôle ondulée, partout le murmure devenait clameur. L'acoustique était à la fois magique et grotesque. Une

symphonie du bizarre, du Wagner sous LSD. Il ne manquait plus que des hélicoptères et Marlon Brando crâne rasé pour que le tableau soit complet. Vanhoute observa que l'avant-bras droit de l'inconnu présentait un tatouage. Ou plutôt une scarification. Il saisit le membre. Le chiffre 4, suivi de trois 0 et de la lettre K entrelacés avaient été écrits au laser sur deux centimètres. Une sorte de marquage au fer rouge, au tracé net et précis. L'inscription n'avait assurément pas été faite par un tatoueur local. Un éclair, immédiatement suivi d'un fort coup de tonnerre fit sur-sauter l'assemblée. La guérisseuse renversa son bol sur la figure du moribond.

— Oh enggak ! Maaf !, s'écria-t-elle, en essuyant le liquide.

— Tidak masalah,.. Cempaka... sedap malam, répondit l'homme en indonésien dans un soupir, avant de s'évanouir.

Kadek Balik bondit en arrière, comme brûlée vive par les paroles du messie barbu. Oui, il y avait bien du magnolia et du chèvrefeuille dans ses préparations. Mais comment diantre pouvait-il le savoir... et encore plus les nommer ! ?

Que le rescapé parle hollandais couramment aurait pu être une coïncidence. Qu'il soit bilingue en Hindi tenait d'un miracle. Qu'il soit polyglotte en patois indonésien était inconcevable. La surprise laissait la place à une peur primaire, teintée de fascination. Ketut, Wayan et la guérisseuse se retirèrent sans un mot dans leurs pièces respectives. Les intempéries empêchaient les deux visiteurs de rentrer. Eux qui s'étaient aventurés dans le coin dans l'espoir de trouver un endroit émoustillant pour faire l'amour, se retrouvaient témoins d'une scène qui les dépassait complètement. Un nouvel éclair vint balayer des questions sans réponses. Quoi qu'il advienne, la nuit serait longue.